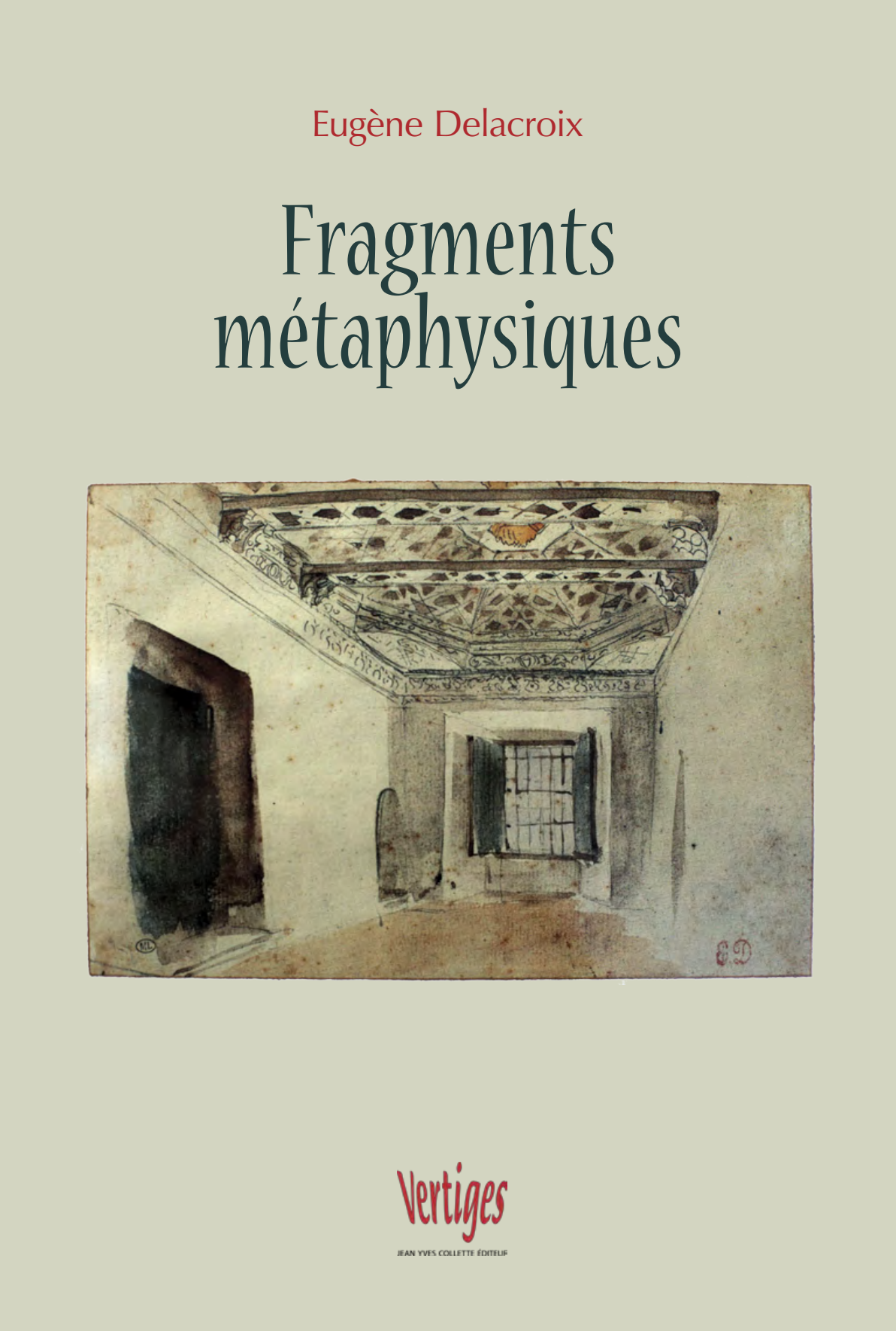
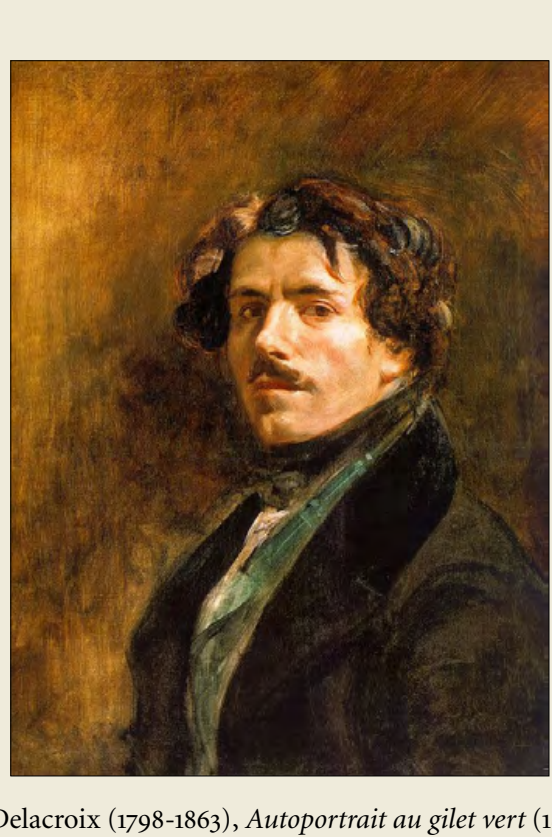

Eugène Delacroix

Fragments métaphysiques

Vertiges

JEAN-YVES COLLETTE ÉDITEUR

Eugène Delacroix (1798-1863), *Intérieur arabe, dit chambre de Delacroix, à Meknès* (S.D.), Carnets de voyage au Maroc de Delacroix.


Eugène Delacroix (1798-1863), *Autoportrait au gilet vert* (1837), Musée du Louvre, Paris, France.

FRAGMENTS MÉTAPHYSIQUES

Champrosay, 17 avril 1846

EN ME PROMENANT ce matin dans la forêt de Sénart, j'admirais un insecte à moitié mouche, à moitié papillon, tel qu'il m'a semblé n'en avoir pas vu encore. Je me suis demandé quelle était la nécessité d'être de cette mouche. En me baissant pour l'examiner, mes yeux se portèrent sur la terre moussue qui m'environnait; mes yeux, fixés sur un espace d'un pied carré, me firent remarquer la variété de manifestation de la matière soit minérale, soit végétale qui composait ce petit espace : de petits lichens dans un état de mollesse gélatineuse, d'autres desséchés depuis la veille peut-être, des graminées, de petits cailloux de toutes sortes de nature; tout cela traversé par des fourmis affairées, les unes s'entr'aidant pour traîner un fardeau, les autres s'évitant ou s'arrêtant un instant et comme échangeant une nouvelle importante. Enfin, mille détails qui m'échappent à présent me firent penser au fraisier de Bernardin de Saint-Pierre et à l'immensité de la nature. Il me vint dans l'idée, en voyant tout ce monde si occupé, celui-ci à sucer le calice d'une fleur, celui-là à rouler un grain de sable, tout cela ayant l'air de vivre, de se développer, de périr même pour une fin; il me vint dans l'idée, dis-je, que pas un seul de ces êtres n'était inutile à la création; et de là à supposer qu'il y était indispensable et qu'on n'en pouvait retrancher un atome, il n'y avait qu'un pas. En effet, l'homme étant lui-même un petit monde, et ses idées, ses travaux se produisant dans les mêmes conditions que tout ce qui l'entoure, il est facile de remarquer que plus un ouvrage sorti de ses mains est parfait dans son ensemble, plus les parties en sont nécessaires. C'est le propre seulement des plus grands artistes de produire dans leurs œuvres la plus grande unité possible, de telle sorte que les détails, non seulement n'y nuisent point, mais y soient d'une nécessité absolue. Comment supposer alors que l'éternel architecte ait pu créer sans but la plus petite parcelle de matière vivante ou inanimée?

Je continuai ma promenade; je rencontrai des fossés pleins d'eau. Des mouches ou insectes que tout le monde connaît s'y promenaient en tous sens sur leurs longues jambes, glissant et s'arrêtant brusquement sans en rider la surface.

D'autres phénomènes se produisaient dans cette eau ou sur ces bords, mais toujours la même fécondité indescriptible d'existences de toutes sortes. Cette petite flaque d'eau était un miroir dans lequel se peignaient les nuages, l'azur du ciel et les arbres renversés. Je voyais au-dessous de moi ce qui se passait au-dessus : des oiseaux traverser ce tableau mouvant. Les herbes qui se penchaient sur ses bords s'y peignaient par dessous; et dans les parties de cette eau qui ne réfléchissaient rien à cause de l'ombre, j'entrevoyais confusément dans la vase qui en formait le fond d'autres existences, d'autres végétaux, dont quelques-uns s'élevaient jusqu'à la surface.

Je fus averti plus loin par une odeur désagréable de la présence d'une mare à moitié desséchée et remplie de débris; il me semble que l'activité y redoublait encore. Cette infection qui me repoussait semblait au contraire un aimant pour attirer des milliers de créatures. Qu'eût-ce été, par exemple, d'un vaste champ de bataille couvert de cadavres d'hommes et d'animaux? On y eût pu voir avec des yeux de savant une foule d'espèces innombrables attirées comme des convives à un banquet; bien mieux, comme des ouvriers enrégimentés dans un vaste atelier de transformation et de résurrection.

L'industrie humaine ne perd rien, dit-on, dans nos villes, des plus vils rebuts de tout ce qui a été à notre usage : des classes entières ne vivent que de ce qui ne paraît plus propre à rien. Quelle ne doit pas être l'industrieuse activité de ces myriades d'êtres destinés par la nature à s'approprier, à transformer qui a fait son temps, à devenir les creusets vivants de cette refonte universelle!

❧ ❧ ❧

La matière retombe toujours dans la tristesse : le murmure des vents et de la mer, la longue nuit avec ses terreurs et son silence, le coucher du soleil avec sa mélancolie, la solitude, où on la rencontre, rappellent des idées noires, des appréhensions de néant, de destruction. L'enfant naît dans les larmes, il ne sait que pleurer; sa mère gémit sur sa couche, lui ouvrant la carrière des douleurs. Si l'homme s'anime dans l'action et dans la société des autres hommes, rendu à la solitude et au spectacle de sa misère et de sa faiblesse, il s'attriste, et s'attriste d'autant plus qu'il est d'une nature plus élevée, d'une trempe d'esprit plus délicate. La joie des festins, la conversation, le jeu, l'échange des idées, animent son œil et son âme : ses traits respirent l'enthousiasme ou la gaieté. Que son corps ploie sous la fatigue et que le sommeil le gagne : ses traits ont perdu l'animation, l'expression de son visage est celle de la tristesse, quelquefois celle d'une consternation profonde. Voyez l'œil du cheval, compagnon de gloire sur le champ de bataille, ou esclave des plus vils caprices, ou dévoué aux plus durs travaux pendant presque toute sa vie : excepté dans les courts instants où le son de la trompette éveille en lui quelque chose comme l'enthousiasme humain, l'expression de cet œil est celle de la tristesse. Le chien de même : son œil est craintif ou gémissant. Toute cette nature porte un fardeau et semble attendre qu'on la soulage. Tout le monde semble dans l'attente d'une sorte de bonheur sans doute; mais l'Être des êtres ne montre presque jamais à ses tristes créatures que le côté irrité de son visage. L'embûche, la menace est partout. Le sommeil lui-même ne donne pas un repos complet : l'homme n'y oublie pas sa misère; au contraire, elle y grandit souvent, et l'excès de sa frayeur à l'aspect d'apparitions ou de dangers effroyables ou inconnus l'éveille souvent glacé de terreur, et ne le tire de ces terreurs imaginaires que pour le remettre en face de la funeste et réelle image de sa situation mortelle.

❧ ❧ ❧

Dimanche, 16 septembre 1849,
dans la forêt de Champrosay

LA NATURE est singulièrement conséquente à elle-même. Je me rappelle avoir dessiné à Trouville des fragments de rochers, au bord de la mer, dont tous les accidents étaient proportionnés, de manière à donner sur la papier l'idée d'une falaise immense.

Il ne manquait qu'un objet propre à établir l'échelle de grandeur. Dans cet instant, j'écris à côté d'une grande fourmilière, formée au pied d'un arbre, moitié par de petits accidents de terrain, moitié par les travaux patients des fourmis : ce sont des talus, des parties qui surplombent et qui forment de petits défilés dans lesquels passent et repassent les habitants d'un air affairé, et semblables à un petit peuple d'un petit pays que l'imagination grandit à l'instant même. Ce qui ne m'eût paru qu'une taupinière, je le vois à volonté comme une vaste étendue entrecoupée de rocs escarpés, de pentes rapides, grâce à la taille diminuée de ses habitants.

Un fragment de charbon de terre ou de silex, ou d'une pierre quelconque, pourra présenter dans une proportion réduite les formes d'immenses rochers. J'ai remarqué souvent aussi, en dessinant des arbres, que telle branche séparée est elle-même un petit arbre, n'était la grosseur des feuilles.

Il y a une partie de la science qui, je crois, n'est pas exploitée par les savants, et qui serait l'histoire de ces rapports naturels et serait aussi une histoire curieuse de certaines formes qui semblent à des yeux inattentifs le produit du hasard, et qui sont non seulement géométriquement combinées, mais qui rappellent, à s'y méprendre des formes qui appartiennent à des objets d'une tout autre espèce.

Exemple. J'ai vu, sur la plage de Tanger, qui est formée d'un sable très fin que le flot en se retirant creusait de petits sillons qui se reproduisaient sans cesse tout en se variant à chaque marée, et le dessin de ces petits canaux par où l'eau se retire est, pour ainsi dire, identique à la rayure de la peau des tigres. Il y a quelques jours, j'ai été frappé, en remontant la route qui va du pont à Champrosay, de petits tas aplatis de bouse de vache qui avaient formé des taches qui m'ont rappelé quelque autre dessin dans quelque objet analogue, mais qui m'ont laissé persuadé que ces taches doivent se reproduire de la même manière.

Nous ne connaissons de la science que les antichambres grossières où le commun des savants se coudoie avec les plus habiles; ceux-ci entrevoient de temps à autre quelques lueurs qui s'échappent pour eux seuls, et encore d'une manière confuse, de l'intérieur du temple où s'enferme la nature. Ce misérable excrément séché au soleil arrêtera la pensée autant que les soleils et les mondes, et sera l'occasion d'un problème qui embrasse lui-même un monde d'observations. Dite-moi, messieurs, quel est le compas présent partout et occupé à dessiner dans la fange, comme il l'est à tracer la route des astres dans les airs, cette rayure variée et régulière dans ses retours? Autre question. Pourquoi ici cette force inconnue s'applique-t-elle à répéter sur le sable de la mer cette forme qu'elle dessine ailleurs sur la peau des tigres? Pourquoi ici des rapports si frappants, pourquoi ailleurs tant de différences entre des objets qu'elle a rapprochés par d'autres points?

De la grâce de certaines sinuosités, celle des chemins par exemple. L'usage les trace sans conscience de ce qu'il fait; en perspective même, ils sont encore gracieux. Il serait curieux d'observer la trace des limaçons.

❧ ❧ ❧

Le fait est comme rien, puisqu'il passe. Il n'en reste que l'idée; réellement même, il n'existe pas dans l'idée, puisqu'elle lui donne une couleur, qu'elle se le représente en le teignant à sa manière et suivant les dispositions du moment.

Pourquoi nos plaisirs passés se rappellent-ils à notre imagination comme infiniment plus vifs qu'ils n'ont été dans le fait? Pourquoi la pensée s'arrête-t-elle avec tant de complaisance sur des lieux que nous ne verrons plus, et où notre âme éprouvait quelque état de bonheur? Pourquoi même (ô triste et cruelle condition de notre nature, là où éclate une puissante faculté!) pourquoi le souvenir des amis que nous regrettons les embellit-il quand nous les avons perdus? C'est qu'il se passe dans la pensée, quand elle se souvient des émotions du cœur, ce qui s'y passe quand la faculté créatrice s'empare d'elle pour animer le monde réel et en tirer des tableaux d'imagination. Elle compose, c'est-à-dire qu'elle idéalise et choisit. Penser ne se peut sans idéaliser. Que sont nos préjugés? Que sont les miens, par exemple, qui diffèrent de tout ceux de mon voisin? Une façon d'idéaliser le même fait en voyant, c'est-à-dire en le composant à ma manière. C'est précisément ce que je disais en commençant : que le fait n'existait pas réellement, puisque la pensée lui donne une seconde vie en le colorant, en l'idéalisant.

❧ ❧ ❧

21 septembre 1854

L'HOMME domine la nature et en est dominé. Il est le y seul être de la création qui, non seulement lui résiste, mais la dompte ou en élude les lois et qui étende son empire par sa volonté et son activité. Mais que la création ait été faite pour lui, c'est une proposition qui est loin d'être évidente. Tout ce qu'il édifie est éphémère comme lui; le temps mine et renverse les édifices, comble les canaux, anéantit les connaissances, et jusqu'au nom des nations : où est Carthage? où est Babylone?

Les générations, dira-t-on, recueillent l'héritage des générations précédentes. À ce compte, la perfection ou plutôt le perfectionnement n'aurait point de bornes. Il s'en faut de beaucoup que l'homme reçoive intact le dépôt des connaissances que les siècles voient accumuler. S'il perfectionne certaines inventions, pour d'autres il reste fort en arrière des inventeurs. Un grand nombre de ces inventions sont perdues. Ce qu'il gagne d'un côté il le perd de l'autre. Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien certains perfectionnements prétendus ont nui à la moralité ou même au bien-être du genre humain. Telle invention, en supprimant ou diminuant le travail et l'effort, a diminué la dose de patience à endurer les maux et l'énergie à les surmonter, qu'il est donné à notre nature de déployer.

Tel autre perfectionnement, en augmentant le luxe et un bien-être apparent, a exercé une influence funeste sur la santé des générations, sur leur valeur physique, et entraîné également une décadence morale. L'homme emprunte à la nature des poisons, tels que le tabac et l'opium, pour s'en faire des instruments de grossier plaisir. Il en est puni par la perte de son énergie et par l'abrutissement. Des nations sont devenues des espèces d'ilotes par l'usage immodéré de ces stimulants et par celui des liqueurs fortes. Arrivées à un certain degré de civilisation, les nations voient s'affaiblir surtout les notions de vertu et de valeur.

L'amollissement général produit par le progrès des jouissances entraîne une décadence rapide, l'oubli de ce qui était la tradition conservatrice et le point d'honneur national. C'est dans une semblable situation qu'il est difficile de résister à la conquête. Il se trouve toujours quelque peuple affamé à son tour de jouissances ou tout à fait barbare, ou ayant conservé encore quelque valeur et quelque esprit d'entreprise, pour profiter des dépouilles des peuples dégénérés. Cette catastrophe facilement prévue devient quelquefois une sorte de rajeunissement pour le peuple conquis : c'est un orage qui purifie l'air après l'avoir troublé. De nouveaux germes semblent apportés par cet ouragan dans ce sol épuisé. Une nouvelle civilisation va peut-être en sortir, mais il faudra des siècles pour y voir refleurir les arts paisibles, destinés à adoucir les mœurs destinées encore à se corrompre de nouveau pour amener ces éternelles alternatives de grandeur et de misère dans lesquelles n'apparaît pas moins la faiblesse de l'homme que sa singulière grandeur.

❧ ❧ ❧

Champrosay, 1er mai 1850

LA NATURE ne se soucie ni de l'homme ni de ses travaux, ni en aucune manière de son passage sur la terre. Qu'il invente et construise des merveilles ou qu'il vive comme une brute, pour la nature c'est tout un. Le vrai homme est le sauvage; il s'accorde avec la nature comme elle est. Sitôt que l'homme aiguise son intelligence, agrandit le cercle de ses idées, en perfectionne l'expression, acquiert des besoins et l'intelligence nécessaire pour les satisfaire, il s'aperçoit que la nature le contrarie en tout. Il faut qu'il s'applique à lui faire continuellement violence; elle, de son côté, ne demeure pas en reste. S'il suspend quelques instants le travail qu'il a entrepris pour la dompter, elle reprend ses droits aussitôt; elle mine, elle détruit ou défigure l'ouvrage de cet ennemi qui n'est jamais aussi persévérant à édifier qu'elle l'est à détruire et à effacer les traces d'éphémères tentatives. Il semble qu'elle porte impatiemment les chefs-d'œuvre de l'imagination et de la main de l'homme. Qu'importent à la marche des saisons, au cours des astres, des fleuves et des vents le Parthénon, Saint-Pierre de Rome, et tant de miracles de l'art? Un tremblement de terre, la lave d'un volcan, vont en faire justice; les oiseaux nicheront dans les ruines de ces superbes monuments, les bêtes sauvages viendront tirer les os de leurs fondateurs de leurs tombeaux entr'ouverts.

Mais l'homme lui-même, quand il s'abandonne à l'instinct sauvage qui est le fond même de sa nature, ne conspire-t-il pas avec les éléments pour détruire les beaux ouvrages? La barbarie ne vient-elle pas presque périodiquement, et semblable à la furie qui attend Sisyphe roulant sa pierre au haut de son rocher, pour renverser et confondre, pour faire la nuit après une trop vive lumière? Et cette puissance singulière, qui a donné à l'homme une intelligence supérieure à celle des bêtes, ne semble-t-elle pas prendre plaisir à le punir de cette intelligence même? Funeste présent, ai-je dit. Oui, sans doute : au milieu de cette conspiration universelle de la matière, éternellement agissant contre les produits de l'invention du génie, de l'esprit de combinaison, l'homme a-t-il toujours la consolation de s'admirer grandement lui-même de sa constance, ou de jouir beaucoup et longtemps de ces fruits variés, émanés de lui? C'est le contraire qui est le plus commun; non seulement le plus grand par le talent, par l'audace, par la constance, est ordinairement le plus persécuté, mais il est souvent fatigué et tourmenté de ce fardeau du talent et de l'imagination qui, en le faisant différent du reste des hommes, le rend un objet de haine et d'envie. Une certaine inquiétude, l'aspiration continuelle à la perfection, le rendent aussi ingénieux à se tourmenter qu'à éclairer les autres. Presque tous les grands hommes ont eu une vie plus traversée, plus misérable, que celle des autres hommes. Napoléon n'a jamais joui pleinement de son comble de gloire; il dit lui-même qu'au moment où il éblouissait le monde de ses triomphes, il n'avait pas seulement le loisir d'y arrêter longtemps sa pensée. D'autres soins, d'autres ennemis étaient là qui l'entraînaient vers de nouvelles entreprises.

Voltaire, jouissant en apparence de tous les dons de la fortune et du talent, n'avait pas un instant de tranquillité complète. Ses livres imprimés furtivement, les calomnies de ses ennemis, le soin de sa réputation, le tiennent dans une angoisse continuelle, son fidèle secrétaire raconte qu'il n'était pas même rassuré sur sa gloire; ses ouvrages, qu'il entassait avec une activité infatigable, étaient pour lui des chances nouvelles d'arriver à une réputation qu'il ne croyait jamais avoir conquise. Et tous les grands hommes sont ainsi.

❧ ❧ ❧

Tout change, tout est roman. Nous sommes frappés de l'anéantissement qu'amène la mort, de l'oubli profond de ceux qui ne sont plus; nous-mêmes ne nous oublions-nous pas? Je revois des dessins du Maroc, et mes impressions sont celles d'un autre; mille détails qui me sont échappés et qui parfois reviennent à peu près me le prouvent. Le souvenir que nous croyons avoir est trompeur. Les portraits des morts faits après la mort paraissent bientôt ressemblants, parce que l'imagination, qui n'a que des souvenirs vagues, se prend à cette réalité.

Comment nos pensées d'aujourd'hui seraient-elles celles d'autrefois? Mon corps est renouvelé sans contredit. Il n'y a pas un morceau de mes cheveux qui fût sur ma tête il y a vingt ans; comment les pensées qui naissent dans le cerveau, ou si l'on veut dans cette organisation renouvelée seraient-elles les mêmes? Les idées du vieillard sur les choses sont-elles celles du jeune homme? Une idée vous arrive, si vous ne la prenez pas au passage elle ne revient jamais la même, ni la même couleur non plus; un site vous frappe, le lendemain il vous paraît froid.

❧ ❧ ❧

En effet, j'ai beau chercher la vérité dans les masses, je ne la rencontre, quand je la rencontre, que dans les individus. Pour que la lumière jaillisse des ténèbres, il faut que Dieu y allume un soleil; pour que la vérité entre chez un peuple, il faut que Dieu y jette un législateur. La vérité n'est révélée qu'au génie, et le génie est toujours seul. Que voyez-vous dans l'histoire? D'un côté Moïse, Socrate, Jésus-Christ; de l'autre les Hébreux, la Grèce et l'univers. D'un côté les peuples qui persécutent et qui tuent; de l'autre, la victime isolée qui les éclaire. Toujours un homme et un peuple; toujours la raison individuelle travaillant à former la raison universelle. « Les peuples, dit admirablement Bossuet, ne durent qu'autant qu'il y a des élus à tirer de leur multitude. »

❧ ❧ ❧

On veut jouir de tout, et on ne sait pas jouir de soi-même. Médite ce mot. Quand tu ne jouis pas de toi, tu es comme si tu étais un autre. Ce n'est guère que dans la solitude qu'on peut vraiment jouir de soi, c'est-à-dire être frappé des objets extérieurs dans le rapport complet qui existe entre eux et notre propre nature. Je te dis qu'il faut méditer ceci, non pas pour trouver l'occasion d'écrire des bavardages à ce sujet, mais pour la véritable utilité qu'on peut en retirer dans la vie.

❧ ❧ ❧

La nature n'a pas fait la civilisation. La civilisation des sauvages est tout au plus ce qu'elle nous accorde. L'homme a donc réellement beaucoup ajouté à ses présents. En se bâtissant des maisons, en se couvrant d'habits, en augmentant les moyens de se nourrir au moyen de l'agriculture, il a fait immensément. En faisant des palais, des carrosses, en inventant les arts qui le récréent, il est encore bien plus éloigné des simples biens de la nature qui, ne perdant jamais ses droits à travers tous ces changements dans la condition humaine et son bien-être apparent, le fait toujours naître dans les souffrances, vivre et mourir dans l'angoisse. Les pauvres, qui sont tout cela dans leurs chaumières, sont des enfants déshérités qui en sont restés à la misère et au dénûment des sauvages. Ils seraient mal venus, cependant à médire de la civilisation, parce qu'ils n'en sont pas les favoris. Outre que rien n'empêche que la chance les favorise ou que le talent et l'esprit ne les portent à la richesse à leur tour, leur sort tel que la civilisation le fait est encore, à beaucoup d'égards, plus supportable que celui du sauvage.

❧ ❧ ❧

Tout l'enchevêtrement de cet univers, cette impossibilité d'un commencement ou d'une fin, ce soleil qui brûle sans se consumer, cette nécessité de ce qui nous semble le mal, tout cela doit prouver à l'homme que, bien qu'il soit fier de son intelligence, et qu'il s'en serve continuellement pour demander la raison de tout, il ne peut avec son aide percer le mystère universel. Il y a plus : à croire la perpétuelle contradiction de mille choses nécessaires avec ce que nous appelons les lois de la raison, et qui ne sont que les bornes de notre faible instinct, il est probable que l'homme est aussi loin de la vraie, de la pure et mathématique raison de tout, que cette mouche que je vois se promener à la chaleur, voler en tous sens, avec cet avantage au moins sur le triste et sot héritier d'Adam et de sa passion pour une indiscrète connaissance, qu'elle ne s'inquiète pas de ce qui est refusé à sa nature, et qu'elle suit les lois étroites de son être, sans révolte et sans vaine curiosité de les connaître.

❧ ❧ ❧

À ne considérer que la matière inanimée, l'ordre paraît partout. Les catastrophes, la destruction qui remplacent les uns par les autres les objets qui nous entourent et qui sont la nature elle-même, ne doivent nous causer ni surprise ni regrets. Ce sont, au contraire, des lois admirablement intelligentes qui font succéder au chêne immense ruiné par les ans d'innombrables rejetons qui rajeunissent la face du sol. La montagne qui s'écroule, le sol qui s'ébranle ou creuse des abîmes, pour faire place à des lacs ou à une terre nouvelle, mieux préparée pour enfanter de nouvelles richesses, tous ces phénomènes ne sont nullement des troubles ou des convulsions, ni même de simples désordres des éléments. Ils n'étonnent que nous, dont ils dérangent les petits calculs ou menacent la sécurité. En partant de ce point faux, que notre frêle et passagère existence est le centre où tout se rapporte, nous avons raison de voir dans des événements si logiques des contradictions de la volonté créatrice; mais l'homme n'est qu'une partie de ce grand tout, dans lequel il joue son rôle; il reçoit et il donne; il opprime et il est opprimé; il brûle, il déchire, il consomme, il est écrasé, balayé à son tour. La connaissance, la raison, qui lui ont été données, lui semblent, à la vérité, des titres à cette préférence qu'il s'imagine que la nature lui doit sur les autres êtres. Il doit, au contraire, se servir de cette même raison pour apprécier les côtés par où il est supérieur et privilégié, et se consoler en même temps des misères qui sont les conditions inséparables de la place qu'il occupe et de la résistance qu'il exerce contre cette nature agissante et envahissante. Tout est donc bien et beau hors de lui; est-ce que la raison et la conscience du bien et du mal ne lui sembleraient pas donner en lui la dernière et la plus forte preuve d'une intelligence supérieure, directrice et créatrice de l'univers? Est-ce que cette raison, admirable préférence, en effet, ne suffit pas à lui démontrer que, non seulement tout est nécessaire et admirablement enchaîné, mais à le consoler de ce qu'il appelle ses maux, c'est-à-dire la maladie, les accidents, la mort, qui lui semblent les funestes présents d'une nature marâtre et qu'il voit avec la plus grande tranquillité être le lot éternel de tout ce qui n'est pas lui, autour de lui, et contre quoi rien ne regimbe autour de lui; tout est bon et beau hors de lui, tout se qui se rapporte à lui serait donc mal réglé et barbare? Pourquoi ne pas voir que ce qu'il appelle les funestes présents d'une nature marâtre sont non seulement les nécessités de son passage sur la terre, mais les conditions de l'existence de nouvelles générations destinées, comme lui, à jouir à leur tour de cette sublime nature, qui se rajeunit sans cesse par notre ruine?

❧ ❧ ❧

L'amour de la gloire est un instinct sublime qui n'est donné qu'à ceux qui sont dignes d'obtenir la gloire. L'amour d'une vaine réputation, qui ne flatte que la vanité, est tout autre chose. L'enthousiasme se nourrit de lui-même. Le suffrage de la foule peut flatter sans doute, mais il ne donne pas cette ivresse divine qui, chez les grandes âmes, prend sa source dans le sentiment de leur propre force. Assurément tous les grands hommes ont pressenti leur empire et ont pris à l'avance la place que la postérité leur accorde plus tard ; comment expliquer autrement cette audace dans l'invention ?

* * *

La dispersion des facultés dans des essais qui ne mènent pas directement à un grand but, est presque aussi funeste que la paresse qui les endort ou le découragement qui ôte la force d'y donner essor ; faut-il s'abandonner à un lâche découragement, parce que le siècle est gangrené ?

* * *

« Donnez-leur (aux femmes), dit lord Byron, des bonbons et un miroir, et elles seront contentes. »

Il est vrai, la fanfreluche est leur élément ; elles ont horreur des gens sérieux et de tout ce qui est sérieux. Elles préfèrent la dentelle à tout, même au plaisir. L'amour n'est presque jamais qu'un prétexte à leur besoin d'intriguer dans les petites choses. Bayle disait que la femme qui va au bal pense bien plus à son bouquet qu'à son amant. Mais il faut que le malheureux, tout sacrifié qu'il est, soit à ce bal, et c'est uniquement pour le faire assister au triomphe de la toilette et du bouquet.

* * *

On parle toujours de la liberté ; c'est le but avoué de toutes les révolutions, mais on ne dit pas ce que c'est que cette liberté. Dans l'État le plus libre, qui est-ce qui est complètement libre ? Ne parlons pas de cette liberté qui est en dehors de la politique, que vous ne trouverez ni dans les liens de famille, ni dans les emplois, ni dans les mille façons d'arranger sa vie, ou mille tyrannies, qui sont le fait des exigences de la profession, de celles des affections de famille ou autres, des misères générales de notre nature, ou de celles qui résultent du caractère de chacun en particulier. Le Romain, qui se vantait d'être libre dans le Forum, était souvent esclave dans sa maison. Cette liberté, ou plutôt cet affranchissement des soucis et des ennuis, on ne les trouverait que dans la résignation.

On se fait un rempart contre beaucoup de misères de chaque jour, dans le goût passionné qu'on a pour un art ou une science ou une recherche quelconque qui intéresse l'esprit ; mais, pour que ce goût vous préserve de l'ennui, il faut qu'il soit dominant, et alors vous négligez des devoirs ou des nécessités essentielles, et vous vous trouvez isolé et bientôt abandonné.

La liberté politique est le grand mot auquel on sacrifie précisément, dans cet ordre d'idées, la plus réelle liberté. Elle se résume ordinairement, chez les modernes, dans la liberté de dire et d'écrire tout ce qu'on pense ; mais combien y a-il de gens qui usent de ces libertés ? Dire ce qu'on pense est un fait isolé et qui ne donne qu'une mince satisfaction, et est plus propre à vous faire des ennemis qu'à vous avancer dans le monde. La plus simple prudence montre l'inutilité et le danger de cette liberté de tout dire ; mais combien de gens useraient-ils de celle d'imprimer en présence de cette phalange d'écrivains, poussés par la faim ou par l'ambition, qui ferment toutes les avenues, qui diffament tout ce qui leur fait obstacle, et qui se sont fait de ce prétendu moyen de liberté une arme terrible, à laquelle rien ne résiste, et dont ils usent à tort et à travers pour leur intérêt ou. celui de leur parti ?

Cette prétendue liberté n'existe donc que pour les écrivains de profession. De gré ou de force, ils nous imposent leur opinion et leurs préjugés. Pour un homme clairvoyant et bien convaincu, il y en a des milliers qui ne voient que par les yeux des porte-plumes.

Ont-ils beaucoup, eux-mêmes, de cette liberté de tout dire, qui est un moyen si puissant de domination ? Non ; ils sont comme les autres soumis à la tactique de leur parti, des chefs qui leur imposent le ton qu'ils doivent prendre ; et ces chefs, à leur tour, sont indifférents à toutes les opinions, pourvu qu'ils s'enrichissent en tenant sous leur coupe un nombreux public.

* * *

Réflexion bizarre sur les résultats de l'égalité

Quand l'égalité aura fondé tout à. fait son empire, ce sera une des charges du public de pourvoir de maîtresses les hommes laids et rachitiques ; pour ôter à la part des beaux, il faudra trouver des femmes disposées à se dévouer à cette fraternité évangélique ; peut-être les mal favorisés de la nature ne se trouveront-ils pas suffisamment dédommagés par un simple dévouement : ils présenteront requête pour être aimés. Les hommes d'esprit seront invités à s'observer un peu pour ne pas trop humilier ceux qui en seront dépourvus ; n'y ayant pas de moyens de donner de l'esprit ou du sens commun, comme de la soupe, à ceux qui en manquent, et ne pouvant l'ôter à ceux qui en ont, il faudra les contraindre à ne pas s'en servir. L'Évangile a déjà prescrit de tendre l'autre joue à celui qui a déjà frappé la première ; on ne pourra être aussi bon citoyen que son voisin qu'en étant aussi bête que lui. L'avocat qui, dans un procès, aura parlé mieux que son adversaire, sera mis à l'amende pour compenser sa supériorité. Les femmes laides auront seules le droit d'avoir de la toilette. On ne jouera que les pièces des mauvais auteurs, pour les consoler un peu. On invitera même les gens de talent à les aider de leur savoir-faire. Quelle injustice de la nature de se montrer mère tendre pour les uns et impitoyable pour les autres ! Rien ne sera plus juste que de renverser un ordre impie au moyen de toutes ces petites concessions mutuelles. Qu'il sera touchant de voir régner sur la terre, au moyen de la politique, ce que la vieille religion de Jésus n'a pu réaliser : cet accord des âmes qu'on ne pensera plus à demander qu'à la pure raison, puisque le sentiment et les prédications religieuses de tous les temps n'ont pu l'effectuer !

Remarquez qu'il ne sera pas nécessaire de s'aimer les uns les autres pour s'empresser de se porter secours, il suffira de bons projets de lois, de bonnes tables de droits et de devoirs, gravés sur le marbre, à défaut de l'être dans les cœurs. Le mot de conscience n'aura plus de sens. Le mot balance sera mis à sa place. Toute l'éducation consistera à perfectionner la notion de cette balance morale qui consistera à se rendre compte de ce que manque la raison, afin de faire valoir ses droits à propos, afin de n'être pas mis à la queue de l'estomac de vos frères. Ai-je autant dîné que mon ami ? tel sera le fondement de la morale. Le premier devoir du citoyen ne sera plus de se sacrifier, mais de se conserver pour la république. Si chacun s'applique à se satisfaire, cette foule de bonheurs particuliers ne constituerait-elle pas la félicité générale, c'est-à-dire la prospérité de la patrie, qui doit être le premier des vœux du citoyen ?

* * *

Sur l'art de la guerre

D'où vient que l'état militaire n'obtient pas cette considération à laquelle il semble que dussent prétendre des hommes qui s'immolent pour leur patrie ?

Il devrait être un sacerdoce comme celui du prêtre.

Au lieu d'avoir fait des progrès, l'état militaire est détruit dans son essence. On veut faire par des machines vivantes, qui ne sont poussées par aucun sentiment, ce que les anciens faisaient par des hommes mus de vraies passions : le respect de soi-même, l'amour de la patrie.

L'idéal du soldat, c'est le moine soldat. On a vu des poignées de ces hommes résister à des milliers de Turcs.

Un citoyen d'Athènes était un soldat. Il y avait là ce que je demande : des hommes libres et des esclaves. L'esclave chez les modernes subsiste toujours : des ilotes à 5 sous par jour, enrégimentés, vêtus, armés, destinés à recevoir des coups. Ce que je cherche, ce sont les véritables hommes libres, libres de la crainte quand ils pensent à la patrie, au véritable honneur. Quand Alexandre se jetait tout seul dans la ville des Oxidraques, ce n'était pas avec le même sentiment que celui des officiers de Fontenoy qui disaient aux Anglais : « Tirez vous-mêmes. » Ces imbéciles auraient volontiers, pour se montrer plus braves, jeté leur bouclier, s'ils en avaient eu. Alexandre se couvre du sien, se précipite sur l'ennemi non pas en désespéré et comme un homme qui se sacrifie pour donner l'exemple à ses soldats, mais comme un homme qui sait qu'il peut être secouru à temps, et dont le courage ranimera celui de ses soldats. César de même en Espagne ; de même Napoléon à Arcis-sur-Aube, quand il place son cheval sur un obus près d'éclater qui avait causé de l'émotion et de l'hésitation à ses grenadiers. Il ne se met pas là pour mourir, comme on l'a dit sottement : il s'expose à un danger évident, mais nécessaire à affronter et prouve en même temps qu'on peut y échapper tout en le bravant.

Cette poignée d'Athéniens et de Spartiates résistant aux Perses...

Il semble au premier coup d'œil que l'abolition des armes défensives doive ennoblir la profession de soldat. Cette affectation de braver les coups, de s'y exposer sans protection, semble toute naturelle à quelques philanthropes progressistes qui écrivent des traités sur la guerre au coin de leur feu. Je soutiens qu'il est plus naturel de penser que l'homme qui se sent bien armé et bien défendu sent augmenter sa confiance dans ses forces : c'est le premier élément du courage ; ce courage augmente encore s'il sent près de lui un compagnon prêt à bien faire comme lui.

L'art de la guerre est vraiment, de nos jours, l'art de tuer ; mais on tue ses propres soldats autant que ceux de l'ennemi :

Voltaire fait plaisamment, et avec profondeur en même temps, comme c'est son habitude, la critique du système moderne, quand il dépeint ainsi la bataille entre les Avares et les Bulgares : « La mousqueterie commença par faire justice de..., etc. ; le canon vint ensuite, etc. »

Le temps n'est peut-être pas loin où il faudra en revenir aux vrais principes de l'art militaire qui ont été pratiqués par les anciens et dont les usages modernes ne donnent pas l'équivalent. L'art de vaincre en perdant peu de soldats, voilà l'art militaire ; ça été celui de quelques grands capitaines modernes, de Turenne, surtout.

Le temps, dis-je, n'est pas loin où il faudra en revenir au courage comme à l'élément principal. Les machines destructives, qu'un singulier perfectionnement qui n'est autre que celui du mal, fait inventer à chaque instant, rendront inutiles les masses armées.

Quel système pourra sortir de cette impossibilité de tenir la campagne avec un corps nombreux en présence d'instruments capables d'anéantir en quelques minutes toute une division ? Uniquement celui de combattre par petits groupes, pouvant s'éparpiller ou se réunir au besoin, mais chez lesquels la valeur, la présence d'esprit deviendront les contre-poids à la terreur causée par les machines aveugles, dont il s'agira d'éluder l'effet pour les attaquer à leur tour et pour les détruire. Il faudra des armées de paladins, dont la valeur sera réglée par la prudence et la tactique : c'est-à-dire qu'il faudra qu'elles soient peu nombreuses, j'entends la partie vraiment faite à recevoir les coups, à occuper les places, à représenter une armée. Mais la véritable armée, ce seront ces preux agissant à propos, capables de décision en même temps et d'une prudence qui ne soit pas de la pusillanimité, capables de se sacrifier à propos, comme le font les généraux eux-mêmes quand il faut donner l'exemple.

La cavalerie ne me semble bonne que pour tenir la campagne, éclairer les démarches et harceler ou poursuivre un ennemi déjà défait et mis en fuite, et l'empêcher de se réunir.

Les anciens avaient peu de cavalerie. C'est une force dont l'action est beaucoup plus bornée que celle de l'infanterie. Son principal avantage consiste dans la possibilité de transporter rapidement une force d'un endroit à un autre. Mais le cavalier n'est point un centaure : au moment d'agir, le cheval devient un embarras pour le soldat, dont les coups sont mal assurés ; les blessures qu'on fait à la monture sont comme si elles étaient faites au cavalier : il est renversé, il devient inutile, porte le trouble dans les mouvements et les rend presque impossibles.

Nous voyons, chez les Grecs primitifs, chez les Perses, etc., l'usage de combattre dans des chars. Ce véhicule, tout incommode qu'il devait être, présentait du moins l'avantage de porter un vrai combattant qui subsistait encore quand le moyen de se mouvoir et de se transporter avait été détruit par un accident. Ces chars étaient eux-mêmes des instruments de destruction : ils étaient armés de faux. Ils pourraient, chez les modernes, être garnis de fusées meurtrières propres à porter le trouble dans les rangs de l'ennemi. Je me figure que des machines de ce genre, lancées à propos et chargée de soldats d'élite qui sauteraient à terre ou combattraient au milieu de l'ennemi du sein de cette forteresse ambulante, seraient d'un bien autre effet que ces grands cavaliers qui occupent chacun beaucoup de place avec leurs chevaux devenus inutiles et embarrassants au moment de l'action, chacun de ces cavaliers ayant moins de moyens de destruction que les simples fantassins, par suite de cet embarras, et offrant plus de prise à la destruction.

Serait-il tout à fait impossible que mes forteresses roulantes fussent à l'épreuve du boulet ?

N'a-t-on pas déjà un commencement de ce que je demande dans l'usage qui s'est introduit de placer les artilleurs sur les trains des canons quand il faut se transporter au loin ? Des fantassins armés de fusils sont une espèce d'artillerie. Pourquoi ne les transporte-t-on pas dans des voitures là où il faut se porter ? Vous éviteriez d'abord la fatigue ; si un accident arrête le char, vous avez toujours votre troupe sur pied et prête à agir en passant outre. Ces chars seraient aussi un abri, arrivés sur le lieu du combat, des espèces de gabions et d'ouvrages défensifs. – Dans le cas où on n'a pas le temps de faire les ouvrages pour attendre l'ennemi dans une position, ils formeraient une espèce de muraille, pourraient contenir les sacs des vivres et des munitions. Je voudrais qu'ils devinssent la patrie provisoire du soldat, son drapeau, comme était pour les Janissaires leur fameuse marmite.

Je voudrais au besoin, et pour éviter l'embarras de ces affreux chevaux si incommodes à la guerre, si difficiles à nourrir et à préserver, que les hommes pussent au besoin s'atteler à ces espèces de bastions et les faire mouvoir.

Je proposerais, à leur défaut, de mettre deux hommes sur un cheval ; mais je ne crois pas ce moyen bien praticable.

Les modernes ont des armes incommodes.

Dans le système des petits corps divisés, la solidarité est plus grande, l'émulation et la confiance réciproques, etc., les coups seraient plus justes. La panique a plus d'effet sur un corps nombreux et les conséquences en sont plus funestes. – Ces cavaliers que Chenavard a vu mettre en déroute par un coup de pistolet...

La pièce d'artillerie serait chargée de porter, avec ses artilleurs, un petit convoi d'infanterie pour la défendre et pour profiter impétueusement et à courte portée de la trouée faite par la pièce.

Ne pas faire consister l'honneur à s'exposer sans défense. Protéger surtout les officiers ; leur donner buffles ou cuirasses, si on n'en veut pas donner aux soldats. Mais la sotte vanité française se révoltera contre ces mesures de prudence. Quand on vit, en 1815, les officiers anglais se promener en uniforme avec un parapluie, on les trouva ridicules ; on trouverait déshonorant de se couvrir devant l'ennemi d'armes défensives propres à ménager la vie des hommes.

Voici ce que je trouve dans la *Revue Britannique,* à propos de marine et par conséquent de guerre. Il est question de canonnières à substituer aux grands vaisseaux :

« ... En y réfléchissant, on est forcé de reconnaître que le développement des proportions est, dans les bâtiments de guerre, un grand élément de danger. Leur petitesse, au contraire, est un motif de sécurité. La flotte turque, à Sinope, fut détruite en un clin d'œil par des bombes à la Paixhans tirées horizontalement par les batteries basses des Russes. Le général Paixhans dit : « Le canon qui tire les bombes et obus horizontalement détruira les vaisseaux d'autant mieux qu'ils seront plus grands, etc. » Ne serait-il pas mieux au lieu de mettre sur un seul vaisseau de haut bord 80 ou 130 bouches à feu avec un millier de marins, et d'exposer une telle quantité de ressources militaires et de vies précieuses à périr subitement, d'employer la même dépense de frégates de petites proportions ou de canonnières, etc. ? Avec une arme dont l'effet est très destructeur, l'avantage sera évidemment pour celui qui pourra donner à son arme plus de justesse et de portée, etc.

L'inconvénient qui frappe ici pour la marine ne sera-t-il pas le même pour les armées de terre ? Tirer sur des masses ne sera-t-il pas le moyen d'anéantir un plus grand nombre d'hommes ? Des petits corps séparés, sachant se réunir à propos, n'auraient-ils pas un grand avantage ? En 1854, avant les épreuves dont parlent ici des marins, j'avais déjà pensé, comme on le voit plus haut, qu'en vue des armes plus meurtrières, la tactique devait être changée.

Il est à la mode depuis quelque temps, parmi les militaires qui ont de la littérature, d'écrire leurs campagnes, comme si chacun d'eux était Alexandre ou César. C'est la guerre anecdotique comme on a pris l'habitude d'écrire aujourd'hui l'histoire des nations, aussi bien que celle d'un individu ou d'une simple famille. C'est un genre bâtard qui, comme tout ce qui sort de l'ordre ordinaire, c'est-à-dire de ce que le sens humain a classé depuis longtemps, ne peut qu'égarer les esprits. Que peut dire sur une bataille tel officier qui n'a présidé ni au plan ni au développement de l'action ? Il y a tel soldat qui n'a vu dans une bataille que le sac de son chef de file. L'horizon pour l'officier n'est guère plus étendu : on ne lui demande que d'exécuter les ordres qui lui sont transmis par un supérieur ; et ce supérieur n'est, le plus souvent lui-même qu'un intermédiaire fort éloigné de communiquer directement avec le général en chef. La ressource du subalterne qui se mêle de donner ses impressions sur telle action le conduira nécessairement à passionner certains détails relativement peu importants et à les grandir d'une manière ridicule. Je doute fort que Napoléon, dans son temps où on généralisait davantage, habitué lui-même à généraliser plus que personne et à voir en grand, eût donné son approbation à des récits empreints de la sentimentalité moderne à propos de la blessure de celui-ci ou de celui-là, de la neige incommode à souffrir, du chaud et du froid, des perspectives pittoresques ou des élégies privées à propos d'un soleil couchant, ou d'un champ. de bataille et de ses accompagnements, hélas ! nécessaires. Je crois qu'il eût vu de mauvais œil ces espèces d'illustrations de la guerre, qui est un métier qu'on doit faire sérieusement et surtout sans cet accompagnement d'attendrissement à tout propos. C'est à endurcir ses soldats, à les prémunir, au contraire, contre toute sensibilité, qu'il se fût appliqué.

Fragments métaphysiques,
d'Eugène Delacroix (1798-1863),
est un extrait des « Impressions et méditations »,
dans ses Œuvres littéraires, II, Études esthétiques,
rassemblées et présentées par Élie Faure,
à Paris, G. Crès éditeur,
en 1923.

© Vertiges éditeur 2021

ISBN : 978-2-89816-397-5
– 1398 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org